

## L'OISEAU DES TEMPÊTES

Copyright Fleuve éditions & Serge Brussolo. Droits réservés. Reproduction Interdite.

Artus de Bregannog contemple le navire encastré dans la fosse de la cale sèche. C'est davantage une épave qu'un trois mâts ; une coque aux bordés disjoints, rongés en maints endroits par le taret. La quille rougeâtre a l'air de souffrir d'hémorragie, comme si elle abritait une blessure sournoise.

Le baron s'ébroue. Il a horreur de s'abandonner aux images saugrenues. D'ordinaire il tient la bride courte à son imagination. Il croit discerner dans toute ébauche d'emportement les prémices de la folie rampante dont il souffre depuis son retour des Amériques.

Prestement, il tire un mouchoir de dentelle du revers de sa manche et s'en tamponne le front.

S'apercevant que Malotier, le contremaître du chantier naval l'observe, il s'empresse de grogner :

— Foutues cuves, je ne supporte plus cette chaleur moite. Elle me rappelle trop le climat de ce pays de sauvages !

Dans l'espoir d'appuyer ses dires, il fait un geste en direction des énormes chaudrons où les ouvriers s'emploient à courber dans l'eau bouillante les planches destinées à épouser les rotondités de la coque.

Malotier feint d'accepter l'excuse et baisse les yeux en mâchonnant de plus belle le tuyau de sa pipe de bruyère. Il y a longtemps que tout le monde, sur le port, sait que le baron de Bregannog a été

empoisonné par la flèche d'un Injun, du temps où il faisait régner l'ordre en Nouvelle France, là-bas, de l'autre côté des mers. S'il a échappé de justesse à la mort, le venin dont était enduit le dard, ne s'en est pas moins répandu dans son sang. Au fil des années, il progresse vers le cerveau, l'emplissant d'idées bizarres, de manies saugrenues. Un jour, c'est certain, le baron sombrera dans la démence, alors il ne fera pas bon se trouver à ses côtés, car Artus de Bregannog a été un rude combattant. D'abord cheveu-léger, puis versé au corps des mousquetaires, enfin — à la suite d'un duel malencontreux avec l'un des mignons de Monsieur, frère du roi — expédié aux Amériques pour y mater les rebellions indiennes... On dit que, là-bas, il s'est montré sans pitié, massacrant sans relâche ceux qui refusaient de plier l'échine.

Au demeurant il est encore bel homme pour ses quarante années, ne se départant jamais de cette morgue chère aux officiers. Mais parfois il se met à transpirer tandis que s'allume dans ses prunelles une flamme effrayante, comme si la porte des enfers s'entrebâillait soudain sur les mystères de son âme.

Quand cela se produit, Malotier se retient d'esquisser un signe de croix pour tenir le Malin à distance.

Quelle idée stupide pour un homme de son rang d'acheter cette épave rejetée par la tempête sur la plage de Saregof ! Une coque démâtée, un cadavre de bois rincé par les vagues, aussi vide qu'une carapace de crabe ! Caprice de riche. Pour ne rien arranger, l'épave a le mauvais œil. Depuis qu'elle est arrivée sur le chantier, les accidents se sont multipliés aux alentours de la cale sèche. Il devient difficile de convaincre les gars d'y travailler.

Malotier rassemble son courage et, d'une voix mal assurée,

déclare :

— Sans vouloir vous manquer de respect, Monsieur le Baron, ce n'est pas un bon investissement que vous avez fait là. Je me suis renseigné, il s'agit d'un bateau espagnol qui faisait la traite des esclaves. On a trouvé des fers et des chaînes dans la cale. Il s'appelait le Lion d'écume, et sa figure de proue représentait une sorte de fauve rugissant... Du moins peut-on le supposer car la sculpture clouée sous le beaupré était en bien mauvais état quand on a récupéré l'épave. A la taverne, j'ai rencontré un matelot qui a croisé sa route. Il dit qu'il y a eu du vilain à bord. Un massacre. Peut-être une mutinerie. A cause des esclaves parmi lesquels se trouvait un sorcier qui aurait envoûté le capitaine, l'équipage et les prisonniers se seraient entretués jusqu'au dernier... Le matelot qui m'a raconté ça, affirme que le Lion d'écume a failli éperonner le navire sur lequel il servait. Il est passé si près que tout le monde a pu voir les cadavres entassés sur le pont, et que les albatros dépeçaient... Les voiles... les voiles en lambeaux étaient toutes imbibées de sang... Le lion d'écume n'était plus qu'un vaisseau fantôme dérivant au hasard des courants. Un cimetière flottant. Je me répète, Monsieur le baron, mais sauf votre respect, vous n'auriez pas dû le récupérer. Il fallait brûler cette carcasse. Ses bois ont bu le sang des hommes, ils y ont pris goût. Cela laisse présager de grands malheurs. Depuis qu'il est là, deux de mes gars se sont rompu l'échine en tombant du bastingage. Un autre à basculé dans la cuve à courber. L'eau bouillante l'a cuit sur pied avant qu'on ne puisse lui porter secours. Quand on l'a enfin tiré au sec, la viande se détachait déjà de ses os.

Le baron hausse les épaules. Il sait les gens de mer superstitieux. A peine ont-ils levé l'ancre qu'ils n'ont plus rien à envier aux sauvages et

sont prêts à croire aux légendes les plus folles.

Tournant le dos au contremaître, il fait dix pas en direction de l'épave. La proue le domine, tel le museau d'une bête énorme, ou d'une idole barbare. Elle lui rappelle les hideux totems indiens qu'il a contemplés lorsqu'il officiait en Floride. Tout à coup, il fronce les sourcils. La figure de proue à gueule de lion a disparu... Irrité, il se tourne vers Malotier, exige des explications. Le chef de chantier se recroqueville.

— Justement, bégaye-t-il, je m'apprêtais à vous en parler... Elle... Elle s'est envolée.

— Quoi ?

— Je ne sais que dire. Les ouvriers ne l'aimaient pas, elle leur faisait peur. Ils prétendaient que lorsqu'ils travaillaient à la réfection du beaupré, elle essayait de leur griffer les pieds, pour leur faire perdre l'équilibre.

— Foutaises !

— Peut-être, je ne sais ; mais j'ai pu constater que l'un d'eux présentait de vilaines entailles au mollet. Quatre griffures parallèles, comme pourrait effectivement en laisser un coup de patte.

— Suffit ! N'essaye pas de leur trouver des excuses. Je pense plutôt que ces couards ont profité de la nuit pour dévisser la figure et la brûler. Elle a fini au milieu des bûches et des fagots qui alimentent les cuves. Une fin honteuse pour une sculpture qui avait bravé les tempêtes et sillonné les mers.

Artus de Bregannog serre les mâchoires. Il sait qu'il doit juguler sa colère avant qu'elle ne le domine tout entier. Si cela se produisait il perdrait le contrôle de ses actes et serait capable de jeter Malotier dans la cuve bouillonnante où trempent les bois à courber.

Encore une fois, c'est là une conséquence directe du poison qui lui ronge le cerveau. Les mains tremblantes, il se saisit du drageoir d'argent guilloché contenant les pilules opiacées que lui prépare le vieil Alexandre, son médecin personnel... ou du moins ce qui en tient lieu.

— J'ai fait mon enquête, proteste Malotier. mes gars n'y sont pour rien, je vous l'assure. Ils affirment que la figure de proue s'est échappée...

— Quoi ?

— Vous avez bien compris, Monsieur le baron. Elle se serait détachée toute seule, pour s'en aller errer dans la campagne, en quête d'une proie... C'est à cause du massacre, du sang... elle y a pris goût. Il lui en faut. Elle va s'en prendre aux troupeaux, aux bergères. Il faudrait prévenir vos gens, organiser une battue avant qu'elle ne fasse du dégât.

Artus ne daigne répondre. Il sent le contremaître convaincu de la réalité de la menace. Pourquoi s'en étonner ? Les prêtres ont eu beau s'échiner, les gens de la côte sont restées fidèles aux croyances des temps anciens. Pour eux tout n'est que magie et sorcellerie. Ont-ils tort, du reste ? Au force de côtoyer les Injuns, le baron a vu des choses qu'il se garderait d'évoquer devant un digne représentant du clergé.

Sous l'action du pavot, sa colère reflue, ses nerfs se détendent. Il respire mieux. Le sang ne bat plus à ses tempes.

— Fort bien, lance-t-il dans l'intention d'abréger la rencontre. Poursuivez les travaux de réfection. Et hâtez la besogne, il me semble que vos gens en prennent à leur aise.

— C'est qu'il me faudrait les payer, souffle Malotier, si Monsieur le baron pouvait...

D'un geste sec, Artus de Bregannog détache une bourse de sa ceinture et la lance au chef de chantier. Il sait qu'elle n'est pas assez remplie, et il veut s'éloigner avant que Malotier ne s'en aperçoive. L'argent lui fait défaut ces temps-ci. Les tempêtes ne l'ont guère favorisé. Aucune belle et bonne épave n'est venue se drosser sur les récifs bordant ses terres. Aucun navire marchand hollandais aux cales gorgées d'objets faciles à revendre... Car Artus de Bregannog est naufrageur. Comme nombre de nobliaux sans le sou, il survit en brigandant çà et là, selon une tradition datant du Moyen Âge, quand les chevaliers, privés de butin par les traités de paix, devaient s'improviser voleurs de grands chemins.

Le pied à l'étrier, il se hisse en selle et presse sa monture pour quitter au plus vite le chantier naval.

S'il dépense ainsi tant de bel argent pour remettre une épave en état, c'est qu'il couve depuis longtemps le projet de prendre la mer et de se faire pirate. Contrairement à ce qu'imaginent les gens du peuple, la plupart des capitaines pirates sont des nobles dévoyés ou revanchards. D'anciens courtisans victimes d'une injustice, d'une disgrâce imméritée, et qui entendent ainsi se révolter contre l'autorité royale. Beaucoup en ont assez des caprices de Louis le Quatorzième, de ses impôts trop lourds, des charges absurdes qu'il vous faut acheter si vous ne voulez pas être exilé au fin fond de votre province. Un chantage à peine déguisé, qui ruine les meilleurs familles, et les obligent à pressurer leurs paysans afin d'obtenir de quoi se maintenir à la Cour. Artus n'aime pas le roi. Il le juge fat, gonflé de prétentions absurdes. Ceux qui le croient nantis de dons artistiques ne l'ont jamais vu danser ou entendu chanter ! Foutre !

Non, Artus n'aime pas le roi, mais comme ce dernier n'aime pas les

nobles, la balance s'équilibre.

Artus se rêve pirate, écumant les Caraïbes, faisant le sac de villes exotiques. Parfois, dans un accès de lucidité, il se dit que ces délires sont générés par le poison qui coule dans ses veines et lui corrompt lentement l'esprit, mais il n'y peut rien, et se laisse de nouveau charmer par sa chimère.

Il est sorti de la ville sans même en avoir conscience. D'un seul coup il se découvre au milieu de la lande, le trot du cheval faisant s'envoler les corbeaux.

Il est de plus en plus souvent victime de telles absences durant lesquelles il se comporte en somnambule. Il se répète qu'il ira mieux dès qu'il aura pris la mer. Le vent du large le guérira. Certes, il n'est pas marin de formation, mais il saura s'entourer d'un équipage de qualité. Son domaine, c'est la stratégie, l'assaut, le combat. Il a l'étoffe d'un meneur d'hommes, il sait se faire obéir. Les Indiens l'ont appris à leur dépens.

Il se laisse porter par le cheval qui, d'instinct, a pris le chemin du manoir. Le jour baisse déjà, baignant la lande de lueurs menaçantes. Artus éprouve un brusque regain d'angoisse. L'effet du pavot s'estompe. Hélas, s'il gobe une nouvelle pastille, il s'endormira et tombera de sa selle. C'est ainsi qu'on se casse le cou.

Il se demande si, une fois en mer, les chevaux ne lui manqueront pas. Dès son plus jeune âge il a aimé les chevaux à la folie. Bien plus que les femmes sans doute ! C'est le seul point commun qu'il s'est trouvé avec les Indiens. Les Injuns vénèrent leurs montures comme des idoles. A ce qui se raconte, ces animaux n'existaient pas sur le

continent des Amériques. Ce sont les conquistadores espagnols qui les y ont importés. Damnés espagnols ! On ne peut faire un pas sans en trouver un en travers de son chemin, toutefois on ne peut leur dénier un remarquable savoir faire en matière de chevaux.

Artus se rend compte que ses idées vagabondent, ce qui n'annonce rien de bon. Quand son esprit part ainsi à la dérive tout est à craindre.

Comme chaque fois que cela se produit, la cicatrice laissée par la flèche empoisonnée sous son aisselle gauche se met à le brûler violemment.

La sueur perle à ses tempes et il frissonne, comme il frissonnait là-bas, sous la tente, quand la fièvre le dévorait et que ses soldats, dehors, attendaient qu'il rende l'âme. Les flèches empoisonnées pardonnent rarement. Pour obtenir ce résultat, les Injuns en trempent le dard dans le venin d'une certaine grenouille apparemment inoffensive, mais dont les sécrétions s'avèrent mortelles.

Artus se rappelle le choc du projectile contre sa poitrine. Aucune douleur sur l'instant. L'impression d'avoir reçu un coup de bâton, tel un valet qu'on corrige. Il a été tout surpris de vider les étriers, de se retrouver le nez dans l'herbe, entre les pattes de sa monture qui, en passant, a failli lui fendre le crâne de son sabot.

Ensuite...

Ensuite tout est devenu confus car, au lieu d'être submergé par la souffrance, il a senti son corps s'engourdir. La fièvre est venue plus tard, terrible, le dévorant à la manière des flammes d'un bûcher. Il a fallu l'attacher sur son lit de camp pour l'empêcher de s'arracher la peau à coups d'ongles. Le calvaire a duré une semaine. Pendant tout ce temps il a, paraît-il, hurlé des obscénités et des imprécations qui



horrifiaient le jésuite accompagnant l'expédition.

Par la suite, le saint homme en a conservé une certaine suspicion, à son endroit comme si l'improbable guérison du baron résultait d'une intervention satanique. La peste soit des jésuites ! Artus ne les aime pas non plus car ils se considèrent d'ores et déjà comme les rois du Nouveau Monde.

Le baron serre les dents. Des tremblements agitent ses cuisses et ses mains. Il doit se cramponner au pommeau de la selle pour ne pas basculer. La durée des attaques est variable, parfois une heure, parfois davantage. Lorsque cela se produit, un brouillard rouge s'abat sur ses pensées tandis qu'autour de lui les choses se transforment. Le plus souvent il se croit de retour en Floride ; les arbres deviennent des totems, les paysans des Injuns barbouillés de peintures de guerre. Il n'est plus en Bretagne, non, le maléfice du poison l'a transporté dans ces marécages où rôdent ces grands lézards nommés « crocodiles ». Un enfer de moiteur où les moustiques sont si nombreux qu'ils finissent par former un brouillard noir et bruissant prompt à vous pomper le sang et à vous inoculer les pires fièvres.

Le cheval poursuit sa course ; le voilà qui entre sous le couvert. Le bruit du ressac, au-delà de la falaise, semble une monstrueuse respiration.

Artus déteste la forêt car elle recèle mille pièges. C'est par excellence le lieu des embuscades. Il se rappelle les Indiens tombant du haut des arbres, jaillissant des fourrés pour s'abattre sur les colonnes de militaires en marche. Aucune cohésion, aucune discipline, mais de la rapidité, de la sauvagerie. A la perspective d'être scalpés,

des soldats pourtant aguerris perdaient leurs moyens. Artus a vu ainsi de vieux briscards demeurer pétrifiés de terreur par l'irruption d'une horde emplumée, le visage zébrée de bariolages barbares. Il a encore dans les oreilles, les cris suraigus du jésuite répétant stupidement : « Les démons ! les démons ! » comme s'il était utile d'ajouter à la confusion des fantassins.

A présent que la pénombre des grands bois s'étend sur lui, la menace se fait plus précise. D'une main moite, il tâtonne à la recherche de ses pistolets d'arçon. L'odeur de pourriture des marécages américains envahit ses narines. Son instinct l'avertit qu'il est suivi. Quelqu'un — ou quelque chose — l'a pris en chasse. Il entend craquer les brindilles derrière lui. Le cheval devient nerveux, comme chaque fois qu'il flaire la présence d'un loup ou d'un sanglier.

Artus de Bregannog dégage l'un des pistolets de sa gaine. Dieu ! qu'il est lourd !

Soudain, il comprend tout. L'odeur de pourriture qui se rapproche n'est pas celle des marais. Elle évoque plutôt le bois rongé par l'humidité. C'est celle des vieilles barques qui se délabrent dans la vase des plages. C'est celle... de la figure de proue dont parlait Malotier.

Le lion qui s'est détaché de l'étrave du navire pour s'en aller chasser... il est là, le talonnant, monstre sculpté d'un ciseau naïf par quelque imagier espagnol. Une caricature d'animal, certes, mais pourvu de griffes redoutables. Un tueur qui a survécu à mille tempêtes et à qui les humains ont donné le goût du sang.

« Arrête ! lance une voix au fond de l'esprit du baron. Tu deviens fou. C'est un sanglier ou un renard. Le cheval a senti ta peur ; tu es en

train de l'affoler. »

Mais Artus n'écoute pas. Il lève le pistolet, l'arme d'un mouvement du pouce, et le pointe vers les buissons. Quelque chose bouge là-bas. Une forme inidentifiable qui se dirige droit sur lui.

A présent il distingue le mufle formidable de la figure de proue, toute rongée par la lèpre du taret. Une gueule atroce, où les crocs sont figurés par des clous de charpentier rouillés, pointe tournée vers le haut. La bête se déplace avec maladresse à cause de ses pattes postérieures amputées. Elle écarte ses mâchoires, dans un nuage de sciure et d'échardes... Elle va mordre.

Artus presse la détente. La détonation explose, se répercute en échos qui blessent le tympan.

Tout de suite après, il perd connaissance et vide les étriers.

Quand il reprend connaissance la nuit est tombée. Il a froid, ses vêtements sont trempés de rosée. Le cheval broute tranquillement à ses côtés. Le baron s'assied. Son premier réflexe est de se tâter, à la recherche d'une blessure. Non, il n'a rien. La fièvre l'a quitté. Il grelotte.

La clarté de la pleine lune lui permet de s'assurer qu'aucune bête n'a surgi des buissons. Il a succombé, une fois encore, à une hallucination induite par les fadaises du chef de chantier.

Ayant récupéré le pistolet d'arçon, il se hisse en selle. Docile, le cheval prend le petit trot.

Artus claque des dents. Il donnerait n'importe quoi pour une rasade de tafia.